Freud, Nietzsche : surhumain, trop surhumain

Michel Klein

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/leportique/334>

DOI : [10.4000/leportique.334](https://doi.org/10.4000/leportique.334)

ISSN : 1777-5280

Éditeur

Association "Les Amis du Portique"

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 1998

ISSN : 1283-8594

Référence électronique

Michel Klein, « Freud, Nietzsche : surhumain, trop surhumain », *Le Portique* [En ligne], 2 | 1998, mis en ligne le 15 mars 2005, consulté le 25 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/leportique/334> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/leportique.334>

Ce document a été généré automatiquement le 25 mars 2021.

Tous droits réservés

Freud, Nietzsche : surhumain, trop surhumain

Michel Klein

- 1 « Ce que je ne peux entendre, c'est un *et* de mauvais aloi (*berüchtigtes und*) » écrivait Nietzsche dans l'un de ses derniers aphorismes (*Le Crépuscule des idoles* « Ce que les Allemands sont en train de perdre » Aphorisme 16), dénonçant sans doute tout autant l'indigence intellectuelle de la hâte à conjoindre que la suggestion coupable d'un rapprochement qui ferait l'économie d'une confrontation des problématiques.
- 2 Ne pas user ici de cette conjonction annonce qu'il ne sera pas question d'une analyse comparative de leurs élaborations respectives. Pour deux raisons : d'abord un défaut des connaissances nécessaires, ensuite la paresse qui consiste à se contenter d'un travail déjà réalisé et plus que conséquent. Je veux parler de l'ouvrage de Paul-Laurent Assoun qui explore autant « Freud et Nietzsche » que « Nietzsche et Freud ». Cette étude gagne le pari de ne pas s'en tenir aux poncifs habituels qui font de cette analogie un lieu commun. Tailler à Nietzsche l'habit du précurseur de Freud semble procéder de l'évidence à ne considérer que les intuitions de l'un et la contagion sémantique qui parfois gagne l'autre. Mais c'est alors méconnaître une différence radicale de méthode dont il y a justement lieu de se demander par quels détours épistémologiques elle pourrait finir par s'abolir dans des énoncés communs. « Nietzsche et Freud sont souvent en position de dire quasiment la même chose, mais ce n'est pas toujours sur la même chose »... « Il faut donc bien dépasser l'émerveillement devant les échos pour retrouver les différences de tonalité »¹.
- 3 C'est avec *Humain, trop humain* que Nietzsche énonce son discours comme celui d'un psychologue-historien des sentiments moraux. L'« observation psychologique » se présente comme « une chimie » des représentations et des sentiments moraux, religieux et esthétiques, comme une analyse qui se veut froide et sereine. C'est désormais l'ensemble des phénomènes humains qui constitue le matériau à travailler. Mais il ne s'agit plus de la méthode philosophique traditionnelle qui considère l'homme actuel comme vérité éternelle. « La psychologie historique postule au contraire le devenir radical ». C'est l'objet « Nietzsche » qui doit faire l'auteur.

- 4 La nécessité a conduit aussi Freud à faire son « auto-analyse », ce qu'il dit lui-même être, au sens strict, impossible : il ne peut s'analyser lui-même que comme un étranger et par un étranger. On sait que Freud s'est « servi » de Fliess, un « ami » un peu spécial, avec lequel il a entretenu pendant longtemps des relations très étroites et une abondante correspondance, pour « faire tenir » cette fonction d'étranger, c'est-à-dire lui permettre de traverser l'expérience du transfert. « Au commencement est le transfert ». C'est le biais incontournable de la « connaissance » psychanalytique. Dès lors, il ne suffit pas de chercher à situer et à inclure le particulier dans l'universel, comme peuvent le faire la religion ou la philosophie avant Nietzsche. Il n'est pas non plus question de dissoudre le particulier dans l'universel comme tend à le faire le discours de la science. « Il s'agit, pour la psychanalyse, de reconnaître, dans le particulier du cas d'un sujet la présence d'une dimension qui a valeur universelle et de repérer jusqu'où va son action. Le particulier rejoint toujours l'universel mais il ne s'y résorbe jamais »². Là non plus, pas question de pré-dire l'avenir.
- 5 Alors que, pour Nietzsche, le tiers est le biais dont l'introduction provoque l'altération d'un pur désir, il fonde, pour Freud, l'institution de la cure comme seul dispositif permettant à un sujet d'interroger son désir.
- 6 *
- * *
- 7 La question de la relation particulière de Freud à Nietzsche est connue. On sait que Freud ne perdait pas une occasion de se défendre d'avoir lu Nietzsche, ce dès les deux conférences le concernant lors des mercredis de la Société Psychanalytique de Vienne, les 1^{er} avril et 28 octobre 1908 : « Malgré les similitudes que beaucoup ont relevées entre Nietzsche et lui, Freud peut assurer que les idées de Nietzsche n'ont eu aucune influence sur ses travaux »³.
- 8 Le premier lien qui s'est tissé l'a été par l'intermédiaire de Joseph Paneth, l'un des plus chers amis de Freud, mort prématurément de tuberculose en 1890. Il fit à Freud une avance d'argent qui permit à celui-ci de se marier et lui succéda comme assistant à l'institut de Physiologie de Vienne en 1882. Il est cité dans *L'Interprétation des rêves* (« Mon ami Joseph », GW, II-III, p. 486). Paneth rencontra Nietzsche fin 1883-début 1884. Freud en témoigne dans une lettre à Arnold Zweig (11 mai 1934) : « Pendant ma jeunesse il [Nietzsche] représentait pour moi une noblesse qui était hors de ma portée. Un de mes amis, le Dr Paneth en vint à faire sa connaissance dans l'Engadine et il avait coutume de m'écrire des tas de choses à son sujet. Plus tard aussi, mon attitude envers lui était restée à peu près la même. »
- 9 L'autre lien direct est constitué par la relation personnelle qu'a entretenue Lou Salomé avec les deux hommes. Bien qu'il parlât d'elle comme du « seul lien réel entre Nietzsche et lui-même » (lettre à Arnold Zweig du 11 février 1937 : c'est d'ailleurs à elle qu'il l'avait adressé, sans succès, lorsque Zweig lui avait annoncé son intention d'écrire sur l'effondrement de Nietzsche), il semble que Freud soit resté sur la réserve. Lou Salomé ne nous livre, dans son *Journal d'une année*, qu'une anecdote, mais significative, car elle témoigne d'une opposition à l'exaltation dionysiaque de Nietzsche. Freud venait de recevoir *L'Hymne à la vie*, à l'origine un poème de Lou (*La Prière à la vie*), légèrement modifié et mis en musique par Nietzsche.
- « Penser, vivre pendant des millénaires
Plonges-y tout ce que tu as !

Si tu n'as plus de bonheur à me donner,
Eh bien – il reste tes tourments... »

- 10 « Il referma le livre et en frappa l'accoudoir de son fauteuil : « Non, vous savez ! Je ne suis pas d'accord ! Un bon rhume de cerveau chronique suffirait amplement à me guérir de tels désirs ! »
- 11 Peut-être Freud avait-il déjà trop eu l'occasion de faire l'épreuve d'une utilisation des thèses de Nietzsche contre sa propre théorie, pour que cela n'altère pas davantage un rapport ambigu dès l'origine. Ce qui peut être interprété au début comme une nécessité : ne pas être sous influence dans sa découverte de la psychanalyse (la question de la paternité de la théorie reviendra souvent, à commencer par le conflit avec Fliess), va devenir une position défensive quand Adler, puis Jung s'appuieront sur Nietzsche pour contester Freud.
- 12 Enfin, nous ne ferons qu'évoquer les travaux qui tentent une médiation entre les deux œuvres : la thèse de Charles Baudouin en 1924 (il est remarquable que ce premier rapprochement se fasse à propos du Surhomme), l'essai de Thomas Mann *Freud et la pensée moderne* en 1929, un texte de Binswanger de 1936 « La conception de l'homme à la lumière de l'anthropologie » (in *Discours, parcours et Freud*).
- 13 D'autres ont tenté une « synthèse » : Otto Gross dès 1913, puis Otto Rank après 1926. C'est de cette année que date la rupture de ce dernier avec Freud. Lors de leur dernière rencontre, Rank lui offrit les œuvres complètes de Nietzsche : vingt-trois volumes reliés de cuir blanc.
- 14 Rank fut le seul autodidacte des disciples freudiens de la première génération. Apprenti-tourneur, il poursuivait seul sa formation intellectuelle. La découverte de *L'Interprétation des rêves* lui donna l'occasion de faire la connaissance d'Adler qui le fit entrer à la Société psychologique du Mercredi ; il en devint le secrétaire en 1906. Freud le considéra d'emblée comme son « fils adoptif ». Il obtint son doctorat de philosophie en 1912. Esprit indépendant, hostile à tous les dogmatismes, il fut un des premiers, avec Sandor Ferenczi, à s'attaquer à la rigidité des règles psychanalytiques et aux idéaux adaptatifs qui commençaient à se développer dans le mouvement psychanalytique (*Perspectives de la psychanalyse* – 1924). Il venait, quelques mois plus tôt, de publier *Le Traumatisme de la naissance*.⁴
- 15 Rank y soutenait l'idée qu'à la naissance tout être humain subit un traumatisme majeur qu'il cherche ensuite à surmonter en aspirant inconsciemment à retourner dans l'utérus maternel. Il faisait en sorte de la première séparation d'avec la mère le prototype de l'angoisse psychique. De la première interprétation de l'Édipe, trop exclusivement fondée sur la place du père, il passait à une mise en abîme de la question du maternel et du féminin. Il faudra attendre 1933 pour que Freud, dans *les Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, puisse accepter de l'entendre et lui rende justice en soulignant qu'il avait eu le mérite de mettre en évidence l'importance de la séparation première avec la mère.
- 16 Pour conclure cette brève promenade dans les chemins de traverse de la conjonction « Freud et Nietzsche », citons une lettre à Fliess, celle du 1^{er} Février 1900 : « Je viens juste de prendre Nietzsche où je trouverai, je l'espère, des mots pour beaucoup de choses qui restent muettes en moi, mais je n'ai pas encore ouvert le livre. Trop paresseux pour le moment. »

- 17 Freud pressent chez Nietzsche un langage qui le concerne, mais à travers ce paradoxe que ce que dit Nietzsche est censé exprimer ce qui, chez Freud, reste obstinément muet. « Toute l'étrangeté de la relation tient là. »⁵
- 18 *
- **
- 19 « En 1906, écrit Ernest Jones, le petit groupe des disciples de Freud lui offrit, à l'occasion de son cinquantième anniversaire, une médaille portant sur le côté face son profil en bas-relief, et sur son envers la copie d'un dessin grec représentant Œdipe répondant à la Sphinx, entourée de l'inscription d'une citation de Sophocle extraite d'*Œdipe roi*. « Qui devina l'énigme fameuse et fut le premier des humains. »
- 20 Lors de la présentation de la médaille, poursuit Jones, se produisit un curieux incident. En lisant l'inscription, Freud devint pâle et agité et, d'une voix étranglée, exigea de savoir à qui revenait le choix de l'inscription. Il se comporta comme s'il avait rencontré un revenant, et tel était bien le cas. Federn lui ayant dit que c'était lui qui avait choisi l'inscription, Freud raconta qu'étant jeune étudiant à Vienne, il avait coutume de déambuler dans la cour d'honneur de l'université en regardant les bustes des célèbres professeurs défunts de cette institution. C'est alors que, dans sa rêverie, il y vit son propre buste portant la même inscription que celle qu'il pouvait maintenant lire sur la médaille. »⁶
- 21 C'était bien du revers de la médaille dont il était question à considérer l'intégralité de la citation, tirade du coryphée qui conclut la tragédie : « Regardez, habitants de Thèbes, le voilà, cet Œdipe, cet expert en énigmes fameuses qui était devenu le premier des humains. Personne dans sa ville ne pouvait contempler son destin sans envie ; aujourd'hui, dans quel flot d'effrayante misère est-il précipité [...] »⁷.
- 22 Au-delà de l'éventuel vœu de mort inconscient de ses disciples à son égard, la conjonction « Œdipe et Freud » pose l'hypothèse d'un possible même aveuglement. La prétendue sagacité d'Œdipe ne l'a conduit qu'à se tromper lui-même, ce qu'il vient à signifier en se crevant les yeux. Freud n'a exploité qu'une partie du mythe, laissant dans l'ombre aussi bien la faute du père (la malédiction qui frappe la famille des Labdacides leur est infligée pour punir Laïos, coupable, à l'encontre du jeune Chrysippos, de la première séduction homosexuelle chez les humains), que la similitude entre le suicide de la Sphinx et celui de Jocaste.
- 23 Sur cette dernière question, on consultera avec profit l'étude qu'y consacre Conrad Stein (« Œdipe le surhumain » in *Les Érinées d'une mère*) : « Lorsque Freud se sentit sondé dans sa rêverie d'adolescent, il en trahit une implication essentielle : à son insu, il dévoila l'identification féminine inconsciente que son identification héroïque de surhomme (c'est-à-dire d'homme exempt de toute féminité) était destiné à occulter. [...] N'est-il pas vrai qu'en partageant dans sa rêverie le destin d'Œdipe, Freud n'a pas procédé à une simple imitation mais à une appropriation fondée sur une visée étiologique semblable » – définition de l'identification dans le chapitre 4 de *L'Interprétation des rêves* – « à savoir sur le vœu, partagé avec Œdipe – et qui demeure dans l'inconscient – de persévérer dans un certain aveuglement psychique ? Théoricien, tant du cours de la destinée humaine que de l'alternance du jour et de la nuit – car c'est sur ces questions que portaient les énigmes de la Sphinx –, Œdipe ne devait pas prévoir son propre destin parricide et incestueux. Et Freud, théoricien, tant du destin parricide et incestueux que de la bisexualité psychique qui sont le lot de tout

homme, devait, quant à lui, demeurer aveugle à sa propre féminité, à sa féminité monstrueuse incarnée qu'elle était par la figure de la Sphinx. »⁸

- 24 Les exemples où l'on peut supposer cette limite sont connus, de l'impossibilité à concevoir que Dora pût l'identifier à Mme K., à son affirmation selon laquelle un psychanalyste homme était mal placé pour analyser les liens qui ont uni un patient à sa mère dans la petite enfance, en passant par cette confidence à sa patiente américaine H. D. :
- 25 « Et... je dois vous dire (vous avez été franche avec moi, je le serai donc avec vous), je n'aime pas être la mère dans le transfert. Cela me surprend et m'offense toujours un peu, je me sens si masculin ! »⁹
- 26 Les exemples ne manquent pas non plus, où Freud tente d'affirmer la relation entre une mère et son fils comme exceptionnelle : « le plus pur exemple d'une inaltérable affection » (*Introduction à la psychanalyse*), « la plus parfaite de toutes les relations humaines » (*Psychologie collective et analyse du Moi*), et, quant à l'ambivalence des relations humaines, « peut-être l'unique exception » (*Malaise dans la civilisation* et formulation presque identique dans les *Nouvelles conférences*).
- 27 On sait le désir insistant de Freud, parvenu à l'âge mûr, que sa mère meure :
« Il disait souvent, rapporte Jones, que sa plus grande hantise était la pensée obsédante qu'il pourrait mourir avant sa mère, ce qu'il expliquait par la pensée qu'une telle nouvelle constituerait pour elle un choc terrible. Et lorsqu'elle mourut effectivement, il ressentit un profond soulagement à l'idée qu'il pourrait maintenant mourir en paix. »
- 28 On peut alors se risquer à l'hypothèse suivante : que Freud, dans son identification à Œdipe, n'était pas resté aveugle à la similitude de structure entre les circonstances des suicides de Jocaste et de la Sphinx. Œdipe en avait été à chaque fois la cause, en dévoilant l'énigme, en cédant à sa passion de la vérité. Freud ne voulait pas savoir que le « sapers aude » pouvait pousser la « mère » à la mort.
- 29 Stefan Zweig a placé en épigraphe de son essai sur Freud un aphorisme de Nietzsche (in *La Guérison par l'esprit*) : « Combien de vérité supporte, combien de vérité ose un esprit ? C'est ce qui est devenu pour moi, de plus en plus, la véritable mesure des valeurs. »
- 30 *
- 31 Rappelons que, si l'apport de Rank à la question du maternel et du féminin a d'abord rencontré l'opposition de Freud, celui-ci a fini par en admettre l'importance. La limite que nous venons d'évoquer était sans doute d'abord celle du dispositif de l'« auto-analyse ». En effet, Freud n'en est pas resté à cette butée, mais il lui a fallu avoir recours, pour tenter de la dépasser, à la théorisation. Ainsi, il retrouvait, par la voie de l'universel, le chemin du particulier. Tout un pan de la théorie peut alors être à lire comme un « au-delà du complexe d'Œdipe ».
- 32 C'est à ce titre que la référence au concept du « Surhomme » peut s'avérer féconde. L'*Übermensch* est évoqué au dixième chapitre de *Psychologie collective et analyse du Moi*, pour figurer le « père de la horde primitive » : « Au commencement de l'histoire de l'humanité, il était le Surhomme que Nietzsche n'attendait que dans l'avenir. »
- 33 En effet, le père originaire jouit à l'origine de l'autarcie que Nietzsche accorde au Surhomme de l'avenir : « Les individus de la foule étaient aussi liés que nous les trouvons aujourd'hui, mais le père de la horde était libre. » [...] « Ses actes intellectuels

même à l'état isolé étaient forts et indépendants, sa volonté n'avait pas besoin d'être renforcée par celle des autres. » À y regarder de près, c'est le type achevé du narcissisme le plus intégral. Autre trait d'importance, noté dès le 31 Mai 1897 dans une lettre à Fliess : le concept du Surhomme est antinomique de celui de l'interdit de l'inceste.

- 34 Pour Nietzsche aussi, la révélation de Sils Maria aura été celle du narcissisme intégral, de l'éternel retour à... ? Le Surhomme se conçoit au futur, car il espère l'engendrer : « Puissè-je donner naissance au Surhomme » (Zarathoustra).
- 35 Nous dirons que Nietzsche ne craint pas de s'identifier à la « mère » archaïque, que ce sont ces retrouvailles que scelle « l'éternel retour ». Il peut oser la part de Dionysos et de la musique, part absente chez Freud. Cela implique, selon Nietzsche, pour le Surhomme, une qualité majeure : l'aptitude à la vénération, au sens fort du terme, un « oui » sacré. On est sans doute proche du « sentiment océanique » que Romain Rolland essaya de faire prendre en compte par Freud.
- 36 Mais celui-ci avait élaboré la question à sa façon, avec sa construction du « père de la horde ». Il y a séparation tranchée entre ce père primitif et ces femmes qu'il a toutes, ce TOUT MASCULIN qui jouit du TOUT FÉMININ. Ce qui peut donner à entendre qu'il y a là figure composite : que la face cachée de ce « père » primitif, dieu solaire, est le dieu obscur de la « mère » archaïque, de la « Chose » freudienne, LA SPHINX.
- 37 Pour Freud, la réconciliation est impossible ; pas de fête magnifique des retrouvailles. « À la festivité nietzschéenne, s'oppose la sobre jouissance de la Loi » ¹⁰.
- 38 Cela commence avec l'évocation du Moïse de Michel-Ange, chez lequel il relève « quelque chose... de surhumain », pour s'achever avec son dernier ouvrage, *L'Homme Moïse et la religion monothéiste*, et cette étrange volonté de démontrer que Moïse était un égyptien, un étranger. Il s'agit sans doute de réaffirmer d'abord l'exception du « père » originaire, mais, ensuite et surtout, la nécessité de fonder cette loi symbolique sur laquelle repose l'interdit de l'inceste et, partant, la possibilité pour les humains de réussir à vivre ensemble.
- 39 Car humains, trop humains, ils ont aussi celle d'y échouer : si les retrouvailles de l'inceste sont impossibles, la loi symbolique est fragile... Shoah est devenu le signifiant de sa mise à mort.
- 40 *
- 41 **
- 41 Freud et Nietzsche nous ont laissés avec cette question. Le siècle nous a laissés avec cette question. Dans la déconstruction du divin, dans la déconstruction (« *abbauen* » heideggérien) de la métaphysique, dans la tentative de conjurer les « ombres de Dieu » qui, sous les espèces de l'idéalité du sens, ne cessent de hanter la pensée humaine, quelque Chose a fait retour, a subsisté, s'est renforcé d'autant.
- 42 Chaque fois que la question de la transcendance est abordée uniquement en terme de figure paternelle, de Dieu-le-père et déconstruite sur ce seul versant, c'est une livre de chair offerte au Dieu obscur, ce sont les bruits de botte qu'on entend.
- 43 Peut-être pouvons-nous risquer la conjonction « Freud et Nietzsche » sur une question d'éthique. L'aptitude à la vénération pourrait s'entendre comme un « oui » sacré à l'interdit de l'inceste, à la loi symbolique !
- 44 Avec l'espoir que cela ne soit pas trop surhumain.

NOTES

- 1.. ASSOUN P.-L., *Freud et Nietzsche*, Paris, PUF, 1982, p. 79.
- 2.. LAPEYRE M., *Clinique freudienne*, Economica, 1996, p. 10.
- 3.. LES PREMIERS PSYCHANALYSTES, *Minutes de la Société psychanalytique de Vienne*, t. I, II & III, Paris, Gallimard, 1976, 1978, 1979, cit. par P.-L. ASSOUN, p. 17.
- 4.. RANK O., *Le Traumatisme de la naissance*, Paris, Payot, 1976.
- 5.. ASSOUN P.-L., *op. cit.*, p. 34.
- 6.. JONES E., *Sigmund Freud. Life and Work*, Londres, Hogarth Press, 1955, t. 2, p. 15.
- 7.. SOPHOCLE, *Tragédies*, Paris, Les Belles Lettres, 1950.
- 8.. STEIN C., *Les Érinyes d'une mère*, Calligrammes, 1987, p. 16-17.
- 9.. H. D. ADVENT, *Visage de Freud*, Paris, Denoël, 1977, cité par C. STEIN, p. 17.
- 10.. ASSOUN P.-L., *op. cit.*, p. 275.